Esclavage antique et rentabilité économique

Jean Andreau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/229>

DOI : 10.4000/ccrh.229

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Jean Andreau, « Esclavage antique et rentabilité économique », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 34 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 10 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/229> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.229>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Esclavage antique et rentabilité économique

Jean Andreau

- 1 Face à un livre aussi important et complexe que *Agrarverhältnisse im Altertum* (que je citerai dans sa traduction française, *Économie et société dans l'Antiquité*¹), et face à un dossier riche que celui qui est ici réuni, il n'est pas aisé de réagir ! Je me limiterai à une série de brèves remarques concernant l'esclavage, qui est en rapport direct avec les articles de Raymond Descat et de Alain Guéry, et renvoie à certains passages de *Économie et société dans l'Antiquité*.
- 2 Il est sûr que « l'esclavage est une violence faite à certains hommes, femmes et enfants, par leurs semblables », comme l'écrit Alain Guéry. Est-ce à l'historien de « dénoncer » cette « insulte à l'idéal de raison universelle qui fonde philosophiquement la civilisation » ? On peut en discuter, mais il n'y a aucun doute que la notion même d'esclavage est fondée sur la violence, et qu'en outre, dans la vie quotidienne, la violence était continuellement présent dans l'esclavage antique. Il suffit de rappeler que les esclaves étaient habituellement soumis à la torture dans le cadre des procès, même de procès qui n'avaient rien à voir avec eux. Il suffirait aussi de raconter quelques anecdotes d'ordre sexuel. Il est parfois question d'hommes qui se sont suicidés quand ils se sont aperçus, au cours d'une guerre, qu'ils allaient être réduits en esclavage. Quoiqu'il n'y ait jamais eu, dans l'Antiquité gréco-romaine, de mouvement « abolitionniste », les Anciens avaient une conscience aiguë de cette violence – même quelques-uns de ceux qui n'avaient jamais été esclaves, et auxquels l'esclavage paraissait une institution permanente et nécessaire.
- 3 Cela dit, ce n'est pas seulement la rentabilité économique qui amène l'historien à mettre cette violence en perspective (sinon à la relativiser). Deux ou trois autres facteurs vont dans ce sens. D'une part, l'ensemble des hommes et femmes esclaves ne formait pas une unité, très loin de là. Et si tous les esclaves pouvaient être soumis à la torture, une minorité d'entre eux menait, à côté de cela, une vie qui les rapprochait, par leurs fonctions et même par leur style de vie, des plus grands personnages de l'Empire romain. Il y avait des esclaves hommes d'affaires, que leurs moyens financiers conduisaient

ensuite à l'affranchissement. Il y avait aussi, parmi les esclaves, des employés de l'administration impériale, des intellectuels, des artistes. Certes, il s'agissait d'une petite minorité, et sur laquelle il arrive qu'on insiste beaucoup trop, pour donner une meilleure image des sociétés antiques. Mais l'existence même de cette minorité conduit à s'interroger sur la nature et les limites de la violence dont parle à juste titre Alain Guéry.

- 4 Il est d'ailleurs étonnant de constater combien certains Romains ou Grecs étaient conscients de ces différences sociales entre les esclaves, alors même qu'ils étaient portés à mépriser collectivement tous les esclaves. Cicéron, dans l'un de ses discours (et non pas, remarquons-le, dans une œuvre philosophique), distingue les esclaves exécutants ou très spécialisés (par exemple les forgerons ou les plâtriers) et les esclaves de l'encadrement, l'élite des esclaves. Les premiers doivent être compétents dans leur domaine, on leur demande de bien connaître les techniques de leur métier. Les seconds, au contraire, n'ont pas besoin d'être spécialisés ; ce qu'on attend d'eux avant tout, ce ne sont pas des connaissances techniques, mais des qualités morales (valeur, probité, intégrité). Car c'est à eux que le père de famille confie ses biens. Curieusement, Cicéron compare leur rôle à celui que jouent les magistrats dans la cité ; c'est dire qu'il leur reconnaît indéniablement une dignité, quoiqu'ils soient esclaves. Ce sont, par exemple, les régisseurs dirigeant des domaines ruraux (*vilicus/vilici*)². Dans le monde grec aussi bien qu'à Rome, il existe une telle élite des esclaves, que certains ont appelée les « esclaves privilégiés »³.
- 5 L'esclavage féminin n'était pas, en pratique, du même ordre que l'esclavage masculin, parce que, même tenu compte de l'homosexualité, la femme subissait sûrement beaucoup plus la violence sexuelle que l'homme. Mais, à l'inverse, cette infériorité sociale de la femme lui offrait, dans certains cas, des portes de sortie dont l'homme ne disposait pas : à Rome, dans les milieux humbles, il n'était pas rare, semble-t-il, qu'un homme achète une esclave femme et finisse par l'affranchir et l'épouser. C'était une très forte violence faite à la femme (que l'homme pouvait ainsi choisir unilatéralement, soumettre à tous les traitements et en quelque sorte évaluer librement, alors qu'elle était sa propriété), mais c'était parfois, en pratique, une facilité accordée à la femme esclave (qui devenait ainsi une mère de famille comme une autre).
- 6 En outre, un deuxième motif peut justifier de « mettre en perspective » la violence que constitue l'esclavage. C'est le fait que tout rapport social comporte une part d'« irrationnelle jouissance du pouvoir » et de violence, jouissance et violence auxquelles certaines situations permettent de se donner libre cours. Dans son principe, l'esclavage est plus absolument violent que le capitalisme le plus extrême ou que les formes de totalitarisme qu'a connues le ^{xx}e siècle et qui sont encore vivantes de nos jours, parce que, dans l'esclavage, l'homme ou la femme ne s'appartient plus. Mais trop insister sur le caractère exceptionnel et intrinsèquement violent de ce principe peut conduire à une réhabilitation partielle (et abusive, quoique partielle) de toutes les autres formes de violence. L'historien ne peut pas ne pas tenir compte des deux aspects à la fois : d'une part, la spécificité de l'esclavage, qui, par son principe même, livre l'individu à la violence ; d'autre part, la triste variété des formes historiques de la violence, qui peut se déchaîner même dans des cas où l'individu est censé pleinement libre de ses choix.
- 7 Je me permettrai de ne pas parler ici de « rationalité économique », notion que j'ai décidé de ne plus utiliser, parce qu'elle est si difficile à définir qu'elle contribue à créer la confusion dans les débats d'histoire économique, en particulier les débats relatifs à l'économie antique⁴. Passons à la « rentabilité » économique de l'esclavage. C'est une notion plus facile à cerner, mais qui pose tout de même beaucoup de questions. D'abord,

s'agit-il de ce que pensaient les Anciens, ou de ce que nous, nous pensons de leurs sociétés ? Alain Guéry a raison de s'interroger là-dessus. Comme Raymond Descat, je considère comme également légitimes les deux types de recherches (celle qui porte sur leurs pensées et leurs réactions ; celle qui porte sur le fonctionnement de leurs sociétés, à partir de catégories, qui, qu'on le veuille ou non, sont les nôtres, et non les leurs), à condition qu'on ne les mêle pas sans s'en rendre compte.

- 8 Quant aux idées et représentations des Anciens, ils ne pouvaient pas se poser la question de la rentabilité de l'esclavage en tant qu'esclavage, parce que les fonctions et situations d'esclaves étaient trop diverses pour qu'une telle question ait un sens. La rentabilité d'un esclave mineur n'était pas la même que celle d'un esclave secrétaire ou que celle d'un ou d'une esclave serviteur ou servante. Un auteur comme Columelle qui se consacre, dans son *De re rustica*, au 1^{er} siècle apr. J.-C., au mode d'exploitation et de gestion des propriétés rurales, s'interroge sur les cas où il vaut mieux faire exploiter les terres agricoles par des esclaves, sous le commandement d'un régisseur esclave, et sur les cas où il est au contraire préférable de les donner en location à des fermiers ou métayers. Et il fournit une réponse claire. Pour des terres très fécondes et dont le propriétaire peut contrôler d'assez près l'exploitation, il vaut mieux des esclaves. Dans le cas contraire, il vaut mieux la location (ce qui, bien sûr, n'empêchait pas le fermier, s'il le jugeait approprié, de faire cultiver la terre ainsi louée par des esclaves paysans). À sa façon, et évidemment sans l'appareillage quantitatif qui, en ces domaines, accompagne la pensée moderne, Columelle se posait donc la question de l'éventuelle rentabilité d'un esclave agricole.
- 9 Mais cela n'aurait pas eu de sens, pour lui, de s'interroger sur la rentabilité de l'esclave en général. Quand un grand sénateur romain était entouré de deux ou trois cents esclaves domestiques, s'interroger sur leur rentabilité n'a pas davantage de sens que de s'interroger sur la rentabilité économique des valets du Palais de Buckingham. Il s'agit là de dépenses somptuaires qui n'ont pas de rapport direct avec la rentabilité économique. On peut certes dire qu'elles ont un rapport indirect avec l'économie, dans la mesure où elles contribuent au prestige social et à l'autorité du propriétaire foncier, qui est en même temps un membre important de la hiérarchie politique et administrative de l'Empire. Par exemple, Andrea Carandini a pu prétendre qu'*en dernière instance* le mode de vie aristocratique et luxueux des notabilités romaines avait une fonction économique, mais il s'agit évidemment d'un rapport très indirect⁵.
- 10 Qu'est-ce qui prime dans l'esclavage antique ? La violence armée, la guerre, ou bien le marché, la rentabilité ? Si l'on se place sur le plan des représentations et des pensées des Anciens, il faut choisir l'une ou l'autre de ces réponses, et il est sûr que la première s'impose. Quand ils parlent de l'esclavage en général, les Anciens n'abordent jamais, ou abordent très rarement, les aspects économiques de la question. Au contraire, la guerre leur saute aux yeux immédiatement, quoique beaucoup d'esclaves n'aient pas été des prisonniers de guerre (il ne faut oublier ni le brigandage, ni la piraterie, ni l'exposition des enfants à leur naissance, ni les enfants vendus par leurs parents, ni même les adultes qui se vendent volontairement).
- 11 Mais remarquons que, s'il s'agit de la rentabilité effective, « objective », de l'esclavage, les deux réponses ne s'excluent nullement. Car l'esclave pris à la guerre et orienté ensuite vers les mines ou vers un domaine agricole fournit un travail de production qui n'empêche nullement qu'il ait été capturé à la guerre. La violence dont il a été victime n'empêche pas son propriétaire de s'interroger sur l'efficacité de son travail.

- 12 En Grèce et à Rome, quel était le nombre des esclaves ? Il n'y a pas, à ce sujet, de véritable consensus. Raymond Descat et moi-même avons évidemment étudié ce problème de très près, en travaillant au livre que nous sommes en train de rédiger ensemble sur l'esclavage antique, *Les Esclaves en Grèce et à Rome*⁶. Et nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait adopter une estimation haute, mais avec des nombres variant beaucoup selon les époques et les régions. Comme il l'explique dans son texte, Raymond Descat est convaincu, avec raison je pense, qu'au IV^e siècle av. J.-C., à Athènes, les esclaves constituaient au moins la moitié de la population totale, et peut-être davantage. Il est possible qu'il en ait été de même en Italie péninsulaire et en Sicile au II^e siècle av. J.-C., mais notre documentation pour cette époque n'est pas suffisamment précise. À d'autres moments et pour les mêmes régions (par exemple l'Italie péninsulaire au I^{er} siècle av. J.-C. et au I^{er} siècle apr. J.-C.), les esclaves n'étaient pas aussi nombreux, mais leur nombre atteignait très probablement 30 ou 40 % de la population totale. Ailleurs ou en d'autres siècles, leur nombre, toutefois, ne dépassait pas 10 ou 15 % de la population. C'était par exemple le cas en Egypte gréco-romaine, région pour laquelle nous disposons d'une documentation relativement abondante.
- 13 Ce n'est évidemment pas ici le lieu de présenter les arguments sur lesquels nous fondons ces conclusions. Mais il était nécessaire de tenir compte des nombres, qui ont de l'importance quant à la rentabilité de l'esclavage au niveau macroéconomique. Quand les esclaves comptent pour un tiers de la population globale, une partie d'entre eux sont nécessairement employés dans l'agriculture, et il est impossible qu'ils ne soient pas rentables au point de vue macroéconomique. Le fonctionnement économique n'aurait pu se perpétuer pendant plusieurs siècles si les esclaves, pris globalement, et tout particulièrement ceux qui travaillaient dans la production (agriculture et élevage, fabrication, extraction minière) n'avaient pas été rentables. Il y a d'excellentes remarques à ce propos dans le livre de Jean-Christian Dumont⁷.
- 14 Mais, en effet, comme le remarque Raymond Descat, cette rentabilité globale des esclaves est à considérer dans le cadre d'un système qui rend possible l'affranchissement de l'esclave. Est-ce que la présence d'une telle population d'esclaves serait rentable économiquement s'il n'existait aucune perspective d'affranchissement pour les esclaves ? Il est impossible de répondre à cette question, mais en un sens les Anciens y ont répondu à notre place, car des auteurs comme Cicéron ou Varron disent explicitement que la vie des esclaves ne serait pas supportable sans cet espoir, le plus souvent déçu certes, mais qui constituait une forte incitation à la discipline et au travail.
- 15 Quand il parle de l'esclavage dans *Les Causes sociales du déclin de la civilisation antique* et dans *Économie et société dans l'Antiquité*, Max Weber se situe très clairement par rapport aux débats de son époque sur l'archaïsme et la modernité de l'économie antique. Connaissant très bien les œuvres de contemporains tels que Karl Bücher, Eduard Meyer et Michel I. Rostovtzeff, il est très attentif au détail de leurs conclusions. Pour les Antiquisants de notre époque, qui, après avoir redécouvert ce débat et y avoir apporté de nouvelles contributions (notamment grâce à la documentation archéologique), essaient, un siècle plus tard, d'aller au-delà de cette opposition frontale, ses textes donnent parfois l'impression de positions extrêmes et opposées les unes aux autres.
- 16 Ce qu'il dit dans *Les Causes sociales du déclin* sur la division du travail, l'économie naturelle et l'*oikos* ne peut pas ne pas être ressenti à l'heure actuelle comme extrêmement « primitiviste », et n'importe quel archéologue travaillant sur les courants d'échange des céramiques ou des amphores ne peut pas ne pas être choqué par de telles affirmations⁸. Il

a sûrement raison d'écrire qu'« un tel commerce n'est en rien comparable aux échanges modernes ». Mais aucun spécialiste actuel ne pourrait accepter l'idée que seuls « des objets de luxe [...] pouvaient supporter les énormes frais de transport »⁹.

- 17 À l'inverse, ce qu'il dit dans *Agrarverhältnisse* sur le capitalisme antique ne peut pas ne pas apparaître comme très « moderniste »¹⁰. Il est intéressant de s'interroger sur de telles oppositions, qui probablement s'expliquent de plusieurs façons. D'une part, par le fait qu'il s'inspirait des divers grands historiens de l'Antiquité de son époque, et cherchait à tenir compte de tout ce qu'il lisait de plus intéressant et de plus convaincant. Il en résulte que, si son œuvre, pour l'Antiquité, a été surtout mise à contribution par des historiens et archéologues soucieux de ne pas moderniser l'Antiquité, et si quelqu'un comme Michel I. Rostovtzeff a refusé explicitement sa pensée dans certains passages de ses œuvres, on peut assez souvent faire une lecture « modernisante » de ses conclusions, en particulier en ce qui concerne l'opposition entre les côtes et l'intérieur¹¹, l'économie naturelle et le marché, ou encore la ville de consommation¹². Dans certains passages de son livre, l'évolution de l'Antiquité tardive est expliquée d'une façon qui fait penser aux thèses défendues plus tard par Michel I. Rostovtzeff¹³.
- 18 Il faut aussi tenir compte de l'évolution de sa pensée, et en outre de la nature de sa méthode, qui l'amenait à insister sur tel ou tel aspect en rapport avec les questions qu'il désirait poser à ce moment-là, et par différence avec d'autres sociétés ou d'autres époques. Il écrit lui-même de façon explicite (et avec raison) que l'historien doit insister sur les différences, et donc les souligner, au lieu de mettre l'accent sur le fait que « tout a toujours existé »¹⁴.
- 19 Mais, en outre, l'esclavage se prête particulièrement à de telles lectures contradictoires, car, du point de vue des critères de la modernité, qui sont d'ailleurs sans cesse objet de discussion, il présente, en matière économique, des caractères contradictoires. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il n'a pas joué un rôle central dans le débat entre « primitivistes » et « modernistes ». Il a été utilisé des deux manières, et aucune des deux tendances n'a donc pu s'appuyer massivement sur ses caractéristiques. Les pages de Max Weber qui en traitent sont très intéressantes et justes à ce sujet, puisqu'il montre notamment que l'esclavage limite la division du travail, et donne un grand poids à l'*oikos*, notion chère à Karl Bücher, mais observe d'autre part, dans d'autres passages, que l'esclavage a un rapport direct avec le marché.
- 20 L'esclave ne revient pas au marché, remarque Raymond Descat. Certes, s'il est libéré, ou s'il meurt. Mais combien de fois a-t-il été vendu avant d'être libéré ? Plusieurs fois, dans certains cas. Et puis l'esclavage, en limitant strictement la consommation des esclaves producteurs (leur consommation est en principe réglée par le propriétaire), contribue, certes, à diminuer la demande locale en produits de l'agriculture ou de l'élevage. Mais en même temps il permet au propriétaire de dégager un surplus plus important, et donc d'alimenter davantage des débouchés urbains. L'esclavage contribuait sûrement à radicaliser la différence sociale et économique entre les couches favorisées et le petit peuple des producteurs de la campagne. Le fait même que la force de travail soit vendue sur un marché, sous la forme d'un esclave, est un élément important en faveur du marché et à l'opposé d'une économie naturelle, même s'il n'y a évidemment aucun rapport entre le « marché du travail » au sens moderne et la vente d'esclaves.
- 21 Autre caractère contradictoire, que signale Raymond Descat pour la Grèce, mais qui est au moins aussi visible pour Rome : l'esclavage est censé faire obstacle à la création ou à la diffusion du salariat, et pourtant, de plusieurs manières, il contribue en même temps à

développer un salariat. D'une part, parce que l'affranchissement conduit parfois à un salariat dans le commerce ou la fabrication. Mais d'autre part, parce qu'à Rome, lorsque le maître charge un de ses esclaves de gérer un atelier ou un commerce, au nom du maître, et en vertu d'instructions précises qui sont même écrites, l'esclave ainsi « préposé » au commerce ou à l'atelier est salarié. Dans ce cas de la préposition, les textes juridiques réunis au *Digeste* sont très clairs : le chiffre d'affaires revient au maître, et l'esclave est salarié (sauf dans certains cas, où il ne touche rien, mais doit profiter d'autres avantages). Ce système de la préposition n'a rien à voir avec le pécule, qui au contraire est un bien confié à l'esclave en quasi-propriété.

- 22 Quant au niveau social et financier, les textes du *Digeste* montrent que la nombreuse population des esclaves préposés était d'une extrême hétérogénéité. D'un côté, certes, les prêteurs d'argent et les négociants et grossistes en tout genre sont très bien attestés : direction commerciale d'un bateau ; commerce en gros d'huile ou de céréales ; prêt d'argent et opérations commerciales en même temps ; négoce mené outre-mer (*transmarinae negotiationes*)¹⁵.
- 23 Mais beaucoup d'autres préposés sont d'un plus humble profil, et l'on voit surgir devant nos yeux toute une population de boutiquiers, de serveurs et de vendeurs, d'employés, de petits commerçants. Au nombre de ces préposés modestes, il faut compter les salariés. Les employés salariés n'étaient pas nombreux dans l'Antiquité ; mais les esclaves préposés sont un des milieux où l'on peut en trouver. Certains travaillent pour des boulangers ou des marchands d'habits et vont vendre au détail le pain ou les vêtements aux clients¹⁶. Dans des entrepôts, des boutiques ou des auberges, il y avait souvent plusieurs préposés¹⁷. Gaius écrit qu'il était courant de préposer à des boutiques déjeunes garçons et de jeunes filles (*nam et plerique pueros puellasque tabernis praeponunt*)¹⁸.
- 24 À l'intérieur d'un commerce ou d'un atelier, le nombre des préposés résultait parfois (mais pas toujours) de la division du travail (*divisis officiis*)¹⁹. Ce sont parmi les seuls textes antiques où il soit explicitement question de la division du travail, et non pas de la division des métiers. En ce cas, il s'agit en effet de diviser entre plusieurs hommes ou femmes les diverses phases d'une même production ou d'une même commercialisation, et par exemple de séparer la vente à domicile de la vente en boutique, ou de séparer les achats de marchandises (*ad emendum, ad emendas merces*) de leur revente²⁰. Dans des banques ou des entreprises de prêt d'argent, ceux qui recevaient les dépôts et les prêts étaient distingués de ceux qui, au contraire, avaient pour charge de placer l'argent²¹. Nous voyons donc là, dans cette série de textes du Haut-Empire romain qui concernent la préposition des esclaves, un des effets indirects de l'esclavage quant à la division du travail. Un tel exemple serait à ajouter aux pages de Max Weber que j'ai mentionnées ci-dessus, et en partie à lui opposer.

NOTES

1. Max Weber, *Économie et société dans l'Antiquité précédé de Les Causes sociales du déclin de la civilisation antique*, Paris, La Découverte, 1998, 407 p.

2. Cic., *Pro Plancio*, 25, 62.
3. Marcel Morabito, *Les Réalités de l'esclavage d'après le Digeste*, Paris, Les Belles Lettres (*Annales littéraires de l'université de Besançon*, 254), 1981, 367 p. ; *idem*, « Les esclaves privilégiés à travers le Digeste, témoins et acteurs d'une société en crise », *Index*, 13, p. 477-490 (voir aussi, dans le même volume, les pages 638-644) ; et *idem*, « Études de stratégies serviles », in Jean Andreau et Hinnerk Bruhns (dir.), *Parenté et stratégies familiales dans l'Antiquité romaine*, Rome, E.F.R., 1990, 706 p., p. 439-446.
4. Jean Andreau et Jérôme Maucourant, « À propos de la « rationalité économique » dans l'Antiquité gréco-romaine, une interprétation des thèses de Dominic Rathbone (1991) », *Topoi*, 9, 1999, p. 47-102.
5. Andrea Carandini, *Schiavi in Italia, Gli strumenti pensanti dei Romani fra tarda repubblica e medio impero*, Rome, Nuova Italia Scientifica, 1988, 388 p.
6. Paris, Hachette, à paraître (très probablement en 2005).
7. Jean-Christian Dumont, *Servus, Rome et l'esclavage sous la République*, Rome, E. F. R., 1987, 834 p.
8. *Économie et société dans l'Antiquité*, trad. franç., Paris, La Découverte, 1998, notamment p. 66-68.
9. *Ibid.*, p. 66.
10. *Ibid.*, notamment p. 100-102.
11. *Ibid.*, p. 98 et 382-386.
12. *Ibid.*, p. 98-99 et 116.
13. *Ibid.*, p. 388-390.
14. *Économie et société dans l'Antiquité*, *op. cit.*, p. 368.
15. *Dig.*, 14, 5, 8 (Paul) et 40, 9, 10 (Gaius). Sur ces « préposés », voir Jean Andreau, Jérôme France et Sylvie Pittia (dir.), *Mentalités et choix économiques des Romains*, Bordeaux, Ausonius, 2004, 257 p.
16. *Dig.*, 14, 3, 5, 4 et 9 (Ulpian).
17. *Dig.*, 32, 91, 2 (Papinien) ; 33, 7, 7, (Scaevola) ; 33, 7, 15 pr. (Pomponius).
18. *Dig.*, 14, 3, 8.
19. *Dig.*, 14, 1, 1, 12 (Ulpian).
20. *Dig.*, 14, 3, 5, 12 (Ulpian).
21. *Dig.*, 14, 3, 19, 1 et 3 (Papinien).

AUTEUR

JEAN ANDREAU

Historien de l'Antiquité. Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.
Centre de recherches historiques (EHESS/CNRS), Paris.